Les Lollards

Autor(en): **Martin, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1919)**

Heft 31

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380012

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES LOLLARDS

Lorsqu'on a étudié d'un peu près l'œuvre d'un homme de la valeur de John Wyclif (1), on se demande : Qu'est-il resté de ce déploiement de puissance intellectuelle et religieuse, car après tout il a été considérable et n'a pu rester stérile ?

Deux mots, deux noms propres, répondent à cette question : les *Hussites* et les *Lollards*.

La réforme inaugurée en Bohême par Jean Huss et Jérôme de Prague est passablement connue, grâce surtout à l'influence qu'elle a eue sur Luther et par lui sur la Réforme allemande. Les Lollards le sont beaucoup moins, parce que leur mouvement paraît n'avoir pas eu de suites durables et ressembler à un fleuve qui, après avoir arrosé et fertilisé une vallée, va se perdre dans les sables.

C'est pourquoi il m'a paru intéressant de chercher à le suivre, dans cette conviction que, lorsqu'il y a de la vie, elle peut devenir latente pendant quelque temps et se dissimuler aux regards inattentifs, mais qu'elle finit toujours par se manifester au dehors.

Or c'est là, j'en suis convaincu, ce qui a eu lieu pour le mouvement des Lollards. Il a bien pu être étouffé pour un temps par les persécutions ; mais l'esprit s'en est retrouvé,

(1) La présente étude fait suite à une autre consacrée à la vie de John Wyclif (1320-1384).

lors de la Réformation du XVIe siècle, chez les puritains et les dissidents anglais. Je regrette de ne pouvoir l'établir en remontant aux sources, aux chroniques et aux écrits polémiques contemporains (1). La guerre m'a empêché d'y avoir accès ; mais, à leur défaut, j'ai dépouillé quelques-uns des livres les plus sérieux qui aient été écrits sur eux, et j'ai essayé d'en résumer les enseignements (2).

Les Lollards ! D'où vient ce nom populaire, puis officiel, qui a été donné aux disciples et continuateurs de John Wyclif ? L'origine en est plus ou moins douteuse, comme c'est trop souvent le cas pour les termes populaires. Il semble pourtant qu'on le fasse à tort dériver du nom d'un personnage plus ou moins mythique, W. Lollard, qui aurait

(1) *Chroniqueurs et écrivains polémiques contemporains :*

Henry KNIGHTON, chanoine de Leicester : *Compilatio de eventibus Angliae*, quatre livres allant jusqu'en 1366 ; le cinquième, 1366 à 1388, paraît être de la plume d'un autre chanoine de Leicester dont le nom est inconnu. Rev. Lumby, Rolls Series 1899. — Thomas WALSINGHAM, de Saint-Alban, *Chronica Angliae :* 1328-1388 ; Rolls Series, 1874 ; et *Historia anglicana :* 1272-1422 ; Riley, Rolls Series, 1863. — Thomas NETTER OF WALDEN, carmélite (1380-1431), *Doctrinale antiquitatum fidei ecclesiasticae catholicae contra Wiclevistos et Hussitos*, édit. du P. Blanciotti, Venise, 1757, in-fol. ; et *Fasciculi Zizaniorum Johannis Wyclifii ;* Shirley, Rolls Series, 1858. — Reginald PECOCK, gallois, évêque d'Asaph puis de Chichester (env. 1395-1465), *The Repressor of over myche wyting (blaming) the clergie ;* Churchill Babington, Rolls Series, 1860, 2 vol.

(2) *Auteurs consultés :*

Gotthard LECHLER, *Lollarden*, dans la Realencycl. de Herzog, 1 Aufl., VIII 458-466. (Nous citerons : Lechler, Loll.). — Gotthard LECHLER, *Johann von Wiclif und die Vorgeschichte der Reformation*, 2 Bde, Leipzig 1873. (Lechler, Wicl.) — LORIMER D. D., *John Wycliffe and his English Precursors*, London (sans date), traduction abrégée du livre précédent (Lor.). — T. M. LINDSAY, *Lollards*, dans Encyclopædia Britannica, 9th edition 1882, XIV 810-813. (Lindsay). — George Macaulay TREVELYAN, *England in the Age of Wycliffe*, 3rd edit., London 1900. (Trev.). — Rudolf BUDDENSIEG, *Lollarden*, dans la Realencycl. de Hauck, 3 Aufl., XI 615-626. (Bud.). — C. OMAN, *The History of England from the Accession of Richard II to the death of Richard III*, 1910. (Oman). — H. A. L. FISHER, *The History of England from the Accession of Henry VII to the death of Henry VIII*, 1910. (Fisher). Ces deux derniers sont les vol. IV et V de *The Political History of England*, edited by William Hunt and Reginald Poole.

été brûlé à Cologne en 1332, ou de *lolium* (ivraie) à laquelle leurs adversaires les auraient comparés. On trouve ce nom donné à des sectaires appelés aussi Cellites, Alexians, Beggars, etc., qui parurent à Anvers au commencement du XIVe siècle. Ils soignaient et enterraient les pestiférés abandonnés par les prêtres, lors d'une grande épidémie qui sévit alors. Ils les accompagnaient au cimetière en chantant des chants lugubres et presque inarticulés. De là le nom de Lollards emprunté au verbe *lullen, lollen, lallen*, en anglais *to lull,* prier à voix basse, murmurer des prières. Ces Lollards des deux sexes consacraient leur vie à cette œuvre d'humanité dans une partie de l'Allemagne et des Pays-Bas, se fiant pour leur entretien à la gratitude de ceux qu'ils soignaient et à la bienveillance du public. Les prêtres, vexés de voir leur propre indolence mise au jour par le dévouement de ces laïques, les accusèrent dès 1347, auprès des papes, d'hérésie ainsi que de divers vices. Ils généralisaient ainsi quelques rares cas d'immoralité qui avaient pu se produire surtout chez des formalistes qui s'étaient joints à eux. Le nom de Lollards devint ainsi un titre de mépris synonyme de celui d'hypocrites (nous disons mômiers). Les magistrats, qui appréciaient leurs services, les défendirent auprès des souverains pontifes, et obtinrent de les soustraire à la juridiction de l'Inquisition pour les soumettre à celle des évêques. Un certain nombre de leurs sociétés existèrent à Anvers, à Cologne, à Utrecht et ailleurs. D'après Trithomius, moine historien du commencement du XVIe siècle, leur nombre s'éleva en Allemagne jusqu'à 80,000 (1). Le nom de Lollards désigna par suite dans le langage populaire les hommes dont les doctrines et surtout les pratiques sortaient des enseignements de l'Eglise. C'est ainsi qu'il en vint à être appliqué aux disciples de Wyclif et spécialement aux continuateurs de son activité réformatrice.

Nous le trouvons pour la première fois comme tel dans

(1) Lechler, Wicl., I, 686, II, 4, note.

une violente attaque lancée dans l'Université d'Oxford contre les Wyclifistes par un moine cistérien, docteur en théologie, du nom de Henry Crump (1). Le premier document officiel à nous connu où il se trouve est un mandement de l'évêque de Winchester qui désigne cinq des principaux amis du réformateur (Hereford, Aston, Purvey, Parker, Swinderby) comme *nomine seu ritu Lolladorum confœderati* (2). Dès lors l'acception de ce mot devint de plus en plus générale et usuelle. On appela Lollards tous ceux qui se rattachèrent à ce mouvement, et spécialement les prédicateurs itinérants institués par Wyclif. Ceux-ci sont mentionnés dans une lettre officielle de l'archevêque Courtenay au chancelier de l'Université en date du 30 mai 1382.

Il y reproche à ceux qu'il appelle des fils de damnation de s'attribuer, sous le prétexte de haute sainteté, le droit de prêcher sans son autorisation dans sa province. « Ils ne craignent pas, écrit-il, de censurer, de dogmatiser et de prêcher dans les églises, sur les places publiques et dans les marchés ainsi que dans d'autres lieux profanes » (2).

Quelle en était l'origine ? Déjà pendant son séjour à Oxford, lorsque la Réforme religieuse prit le pas pour lui sur la réforme politique, soit dès 1378, Wyclif avait été frappé de voir à quel degré de nullité, et même d'indignité, était descendue la prédication du clergé séculier, et aussi celle des moines mendiants dont les ordres, comme celui des Dominicains, avaient été fondés pour y remédier. Il réunit alors autour de sa chaire des étudiants et de jeunes prêtres, et se donna la tâche de leur enseigner la prédication de la Parole de Dieu. Scolastique dans son enseignement théologique, au moins dans la forme, il cessa de l'être dans son homilétique. Il fit étudier la sainte Ecriture à ses disciples et leur apprit à faire reposer leur prédication sur une base scripturaire. Il leur donna des sermons et des

(1) Lechler Wicl., II, 5, note. Bud., 616.
(2) Lechler, Wicl., I, 412. Lor., 190, 386.

plans de sermons écrits en anglais comme modèles et comme fils conducteurs. Puis il les envoya prêcher directement au peuple. Nous avons les noms de quelques-uns de ces jeunes qui apprenaient aux pieds du réformateur à briser les vieux vaisseaux pour faire pénétrer le vin nouveau dans le peuple anglais. Nous les connaissons par les attaques de l'archevêque Courtenay qui, encouragé par le pape Urbain VII, voulut mettre un frein à l'œuvre de Wyclif et surtout à ses attaques contre le dogme de la transsubstantiation. N'osant pas encore s'attaquer à sa personne, il cita à sa barre en mai et en juin 1382 quatre des compagnons de Wyclif, Nicolas Hereford, John Aston, Bedeman et Repington (1). Nous n'aurons pas à revenir sur ce dernier, car après avoir été excommunié et en avoir appelé à Jean de Gand, il se réconcilia vers la fin de la même année avec Courtenay et devint un adversaire violent des Lollards. Chapelain et confesseur du roi Henri IV qui les persécutait, Repington fut nommé évêque de Lincoln où il forma une classe de jeunes prédicateurs destinés à contrebalancer l'influence des Lollards. Accusé en 1407 par Thorpe de persécuter le peuple de Dieu, il devint cardinal en 1409. Finalement il mourut en 1424, après avoir fait beaucoup de mal à ses anciens amis (2).

Nicolas Hereford, docteur en théologie et prédicateur éloquent, s'enfuit pour échapper à la condamnation de Courtenay. Il partit hardiment pour Rome, persuadé qu'il arriverait à convaincre le pape Urbain VI de la fausseté du dogme de la transsubstantiation. Ayant exposé son point de vue aux papes et aux cardinaux, il fut emprisonné et n'échappa à la mort que parce qu'Urbain VI aimait les Anglais (3). John Aston et Bedeman firent une sorte de demi rétractation qui ne les empêcha pas de continuer à prêcher, l'un, Bedeman, dans les comtés de Cornouailles et de Devon,

(1) Lechler, Wicl., 687.
(2) Lor., 400, 440. Trev., 307.
(3) Lechler Wicl., I, 694.

l'autre, Aston, dans celui de Leicester. A ces hommes s'en joignirent d'autres dont l'un, William Thorpe, raconta plus tard les rapports qu'ils entretenaient à Oxford les uns avec les autres, et la vénération que tous ressentaient pour Wyclif. Celui-ci les appelait alors « les pauvres prêtres, les simples, les fidèles presbytres ». Lorsqu'en 1832 il dut se retirer à Lutterworth, petite ville dont il était déjà le recteur depuis huit ans, il développa beaucoup l'institution de ces prédicateurs itinérants. Il ne se contenta plus de les choisir parmi les prêtres qu'il avait moins sous la main qu'à Oxford, mais admit des laïques dans leurs rangs. Aussi les appela-t-il souvent dès lors : « hommes évangéliques, hommes apostoliques », déclarant que par la grâce de Dieu, la prédication d'un seul prédicateur sans instruction porte plus de fruits que celle de beaucoup de gradués, parce qu'il répand la semence de la loi de Dieu plus humblement et plus abondamment en œuvres et en paroles. Pour lui désormais, l'appel de Dieu est suffisant pour constituer un ministère dans l'Eglise. Dieu lui-même installe son ministre sans qu'il soit besoin de l'imposition des mains d'un évêque, conformément au rituel (1).

A cette époque vinrent se joindre à eux des hommes comme William Smith, un laïque fort peu instruit qui n'apprit à lire et à écrire que dans son âge mûr, mais qui s'en alla partout prêcher avec ardeur, et comme William Swinderby, dit William l'ermite, qui bien que prêtre, était le plus grand dénonciateur de l'avarice, de l'inconduite et de la mondanité du clergé. Ses prédications enflammées remuaient profondément les consciences des gens du monde.

Tous ces hommes de Dieu, formés et conseillés par Wyclif, partaient deux à deux, vêtus de longs vêtements de bure, les pieds nus, un bâton à la main. Ils se rendaient de village en village, de ville en ville, prêchant, avertissant, enseignant partout où ils pouvaient trouver des auditeurs,

(1) Lor., 196 (citations de Wyclif dans la note 1).

dans les églises, dans les chapelles, sur les cimetières et dans les marchés (1). L'un d'entre eux, Richard Waythstathe, dit le chapelain, s'adjoignit à Swinderby pour desservir une petite chapelle à l'entrée de la ville de Leicester, ce qui ne les empêchait pas de prêcher parfois du haut d'une pierre miliaire située dans la principale rue de la ville (2).

Le genre de vie de ces prédicateurs était extrêmement simple et même ascétique. Ils s'abstenaient de mendier, et pratiquaient la pauvreté non comme un mérite, mais dans la conviction que l'Eglise et ses ministres doivent être pauvres pour accomplir l'œuvre du Seigneur.

La mort de Wyclif qui survint en 1384 fut un coup terrible pour les Lollards dont aucun n'avait une envergure qui pût être comparée à la sienne. Le plus instruit, le plus développé d'entre eux, Nicolas Hereford, qui avait traduit en anglais à peu près la moitié de l'Ancien Testament, était alors prisonnier à Rome. Dès qu'il en fut revenu un an ou deux plus tard, il devint leur chef. Le chroniqueur Walsingham dit de lui : « Après la mort de l'hérésiarque Wyclif c'était à Hereford, gradué en théologie, mais remplissant l'office de séducteur que les hommes de cette secte s'attachaient surtout ». Il n'y avait pas cependant en lui l'étoffe d'un Melanchthon, d'un Bullinger ou d'un Théodore de Bèze, les amis et continuateurs de Luther, de Zwingli et de Calvin. Preuve en soit le fait qu'en 1391, après un procès intenté par les prélats contre les Lollards à Lincoln et à Leicester, Hereford fit sa soumission à l'archevêque et devint l'adversaire de ses anciens coreligionnaires (3).

Malgré cela le nombre des Lollards ne cessa pas d'augmenter pendant les quinze dernières années du XIVe siècle. Il devint assez considérable pour que le chroniqueur Au-

(1) Lechler, Wicl., I, 421.
(2) Lor., 442.
(3) Lor., 401, 441, note 3.

gustin de Leicester Knighton écrivît que sur deux personnes rencontrées dans la rue l'une devait certainement appartenir à leur parti (1). Si le clergé leur était en général hostile, il y avait un peu partout, surtout dans les comtés de Leicester, et dans l'ouest de l'Angleterre et à Londres, des prêtres gagnés à leurs principes. Les hommes qui exercèrent l'action la plus considérable dans le premier de ces centres furent Swinderby, John Aston et John Purvey. Celui-ci, tant que vécut Wyclif, fut son fidèle suffragant à la cure de Lutterworth. Après sa mort, il se retira dans l'ouest et continua son œuvre par la prédication, et surtout par sa revision de la traduction de la Bible qu'avaient composée Wyclif et Hereford, à laquelle il mit la dernière main en 1388. Il fournit ainsi à tous ses coreligionnaires et, avec eux, à tout le peuple anglais, la Parole de Dieu dans la langue qu'ils pouvaient comprendre (2).

De Leicester le mouvement Lollard se propagea un peu partout, à Nottingham d'abord, puis à Lincoln au N.-E., et dans l'ouest de l'Angleterre où John Aston et William Swinderby firent de fréquentes incursions, et restèrent longtemps actifs. Ils y furent aidés par un Gallois, nommé Walter Brute, qui, plus que d'autres encore, s'éleva contre la papauté à laquelle il appliquait toutes les images de l'Apocalypse. Pour lui c'était le pape qui avait le nombre de la bête 666 (il le tirait de ces deux mots DVX CLERI). Ce fut là que les Lollards renoncèrent à la succession apostolique et se consacrèrent eux-mêmes des prêtres, sans se soucier de l'intervention des évêques (3). Il ne semble pas cependant que cette coutume se soit implantée fortement parmi eux, car presque tous leurs prêtres de la génération suivante avaient été dûment ordonnés par des évêques. Enfin, nous en trouvons à cette époque un

(1) Lechler, Wicl., II, 14.
(2) Lor., 218-221.
(3) Lechler., Wicl., II, 20.

foyer assez important à Londres, où ils se mêlèrent plus activement aux mouvements politiques que ceux de la province (1).

*
* *

Naturellement les prélats ne laissèrent pas la propagande des Lollards gagner leurs diocèses sans faire des efforts pour l'enrayer. En 1387, l'évêque de Worcester lança contre eux un mandement qui a pour nous l'avantage de nous fournir les noms de plusieurs de leurs chefs. Deux ans plus tard, l'archevêque Courtenay, visitant le diocèse de Lincoln, s'arrêta à Leicester leur foyer central. Il força William Smith de faire pénitence pour avoir brûlé une statue en bois de sainte Catherine, et à livrer des livres qu'il avait écrits en anglais sur le Nouveau Testament et les Pères. Ces mesures produisirent certainement un léger recul dans le mouvement, en déconsidérant quelque peu les chefs auprès de la population. Mais elles ne l'arrêtèrent pas. Les Lollards avaient alors l'appui d'un nombre assez considérable de seigneurs et de grands propriétaires qui partageaient plus ou moins ouvertement leurs vues. Parmi eux nous pouvons signaler John de Montacute, comte de Salisbury, sir Thomas Latimer, sir John Trussel, sir Lewis Clifford, puis sir Richard Sturry (ou Story), sir Reginald Hilton, sir William Nevil (2). Comme leurs résidences se trouvaient dans des comtés différents, ils y favorisaient la propagande des prédicateurs itinérants. Quand ceux-ci se présentaient dans leurs châteaux, ils étaient sûrs d'y trouver une généreuse hospitalité et parfois un abri contre les persécutions. Leurs adversaires se plaignaient de cet appui : « Quand un de ces prédicateurs, dit le chroniqueur Knighton, se présentait dans la propriété d'un de ces seigneurs pour y prêcher, celui-ci s'employait immédiatement avec zèle à convoquer le peuple du voisi-

(1) Trev., 320-327.
(2) Lechler, Wycl., II, 12.

nage, et à le réunir en un lieu fixé d'avance ou dans une église (qui dépendait de son patronage) pour entendre les paroles du prédicateur. Les gens, même s'ils n'y allaient pas de bon cœur, n'osaient pas résister ou contredire. Car les seigneurs avaient l'habitude d'assister en personne aux réunions, armés de leur épée et de leur bouclier, pour défendre le prédicateur égaré; et afin que personne n'osât entreprendre quelque chose contre son enseignement ou élever une contradiction » (1).

Beaucoup de bourgeois importants et de campagnards aisés embrassèrent aussi la cause des Lollards. Les noms de quelques-uns d'entre eux nous sont connus par les registres des procès que leur firent les prélats. Citons ceux de Roger Dexter et de sa femme, de John Harry, de William Parchment et de Roger Goldsmith, tous bourgeois de Leicester, ainsi que celui d'une femme nommée Mathilde qui habitait en ermite un réduit situé dans un des cimetières de cette ville (2).

Tous ces gens ne se contentaient pas d'écouter les harangues publiques des prédicateurs itinérants. Ils formaient des congrégations et se réunissaient en conventicules où ils lisaient la Bible dans la traduction de Wyclif révisée par Purvey, puis les écrits populaires du Réformateur et de N. Hereford. Ils y prenaient aussi librement la parole, inaugurant ainsi les réunions d'instruction et d'édification mutuelles qui deux siècles plus tard jouèrent un si grand rôle parmi les puritains et les non conformistes. Le langage des prédicateurs Lollards devenait alors de plus en plus agressif. Voici ce qu'en écrit un chroniqueur hostile il est vrai à leur œuvre :

« Leur enseignement paraissait d'abord plein de douceur et de piété, mais à la fin il changeait et devenait plein de jalousie et de calomnie cachée. Personne, pensaient-ils, n'est

(1) Lor., 444.
(2) Lechler, Wicl., II, 13.

juste et n'est digne de Dieu qui ne garde pas sa loi telle qu'ils la prêchent. C'est une expression qui revient constamment dans leurs discours : la loi de Dieu ». (1)

C'est aussi, en effet, une expression favorite de Wyclif. Elle nous permet de reconnaître que dans sa doctrine ne se trouve pas encore nettement défini *le principe de la justification par la foi,* ce pivot de tout l'enseignement de la Réforme du XVIe siècle. Cependant l'un d'entre eux, Walter Brute, émit des opinions qui s'en rapprochaient plus que celles de Wyclif. Arrêté en 1391 par Gilbert, évêque d'Herford, il écrivit pour sa défense des pages que le martyrologue Foxe trouva plus tard dans les archives de l'évêché et nous a transmises. Fidèle en général aux doctrines de son maître, il se libéra plus complètement sur divers points de la tradition catholique. Sa doctrine de la Cène est plus près de celle des Réformés que de celle des Luthériens, son opposition à la messe plus catégorique. Et surtout il fait ressortir plus nettement la distinction entre l'Evangile et la loi : « Christ, dit-il, n'a pas justifié par les œuvres de la loi ceux qui croient en lui, mais il les a, par grâce, justifiés de leurs péchés. Et ainsi Christ a accompli par la grâce ce que la loi ne pouvait pas faire par la justice ». Brute tire les conséquences pratiques de cette distinction. Il soutient qu'en opposition à la loi de Christ qui est amour, les papes qui se disent ses meilleurs amis, éditent des lois conduisant à la guerre et aux persécutions. Pour cela ils s'appuient sur l'Ancien Testament, tandis que la loi du Christ ordonne de pratiquer, jusqu'au bout, la miséricorde et l'amour du pécheur. Brute va même jusqu'à proposer l'abolition de la peine de mort, comme contraire à la loi de l'amour (2).

Les Lollards employèrent aussi pour leur défense l'arme de la poésie satirique. Ils firent circuler un poème anonyme intitulé : « Le récit de Pierre le laboureur » *(Pier Plough-*

(1) Lor., 444.
(2) Lechler, Wicl,, II, 30-35.

man's Tale), à l'instar d'un poème antérieur de quarante ans et déjà anticlérical, appelé : « La vision de Pierre le laboureur » *(The Vision of Pier the Ploughman)*.

Pierre rendu perplexe par les luttes religieuses dont il est le témoin, entend à l'orée d'un bois deux oiseaux qui discutent. L'un d'eux, un cruel griffon, représente la hiérarchie, tandis que l'autre, un débonnaire pélican, soutient la cause des Lollards. Ce dernier décrit non sans humour les prêtres, ces successeurs de Pierre qui, au lieu d'être humbles comme lui, se mettent au-dessus des seigneurs et même des rois, oppriment les petits, s'emplissent de vin et de bière, et trompent la faim de leurs ouailles par une fausse prédication de l'Evangile. Ils vendraient, dit-il, le ciel et l'enfer et oppriment ceux qui disent la vérité. Il en dit autant du pape, des évêques, bergers qui ne passent pas par la porte de la bergerie, et plutôt que de travailler à paître leurs troupeaux, jettent leurs filets sur eux pour en extorquer de l'or et de l'argent. Il met en plein jour leur simonie, leur cruauté et leur immoralité. Le griffon répond : « Mais il faut bien un chef qui gouverne l'Eglise. Si le pape était humble et pauvre on le chasserait de porte en porte et les impies ne le craindraient pas. » Le poète alors élève le le ton à celui de la vraie piété. « Ah, pourquoi parles-tu ainsi ? fait-il dire au pélican. Christ est notre chef qui règne au ciel ; nous ne devons pas en avoir d'autres, car tous les autres maîtres sont méchants et faux. » Enfin dans une sorte de prophétie le poète annonce que le griffon amènera une troupe d'oiseaux de proie et opprimera le pélican. Mais un jour viendra où il sera chassé avec sa bande d'oiseaux malfaisants (1).

Enhardis par leurs progrès et par l'appui que leur donnaient plusieurs membres du Parlement, les Lollards se lancèrent alors dans le domaine public. Comme le roi Richard II ne leur était pas favorable, ils profitèrent d'une absence

(1) Lechler, Wicl., II, 35-42.

qu'il fit en novembre 1394 pour aller réprimer en Irlande des mouvements insurrectionnels, et s'adressèrent au Parlement qui se réunit en janvier 1395 sous la présidence du Duc d'York, régent du royaume. Sir Thomas Latimer et sir Richard Story présentèrent en leur nom à la Chambre des Communes un mémoire où ils réclamaient son appui pour les réformes religieuses, morales et sociales qui leur paraissaient nécessaires. Ce mémoire contenait douze conclusions qui me semblent intéressantes à citer, car elles mettent clairement au jour leurs points de vue et leurs principales doctrines. Je désire seulement les mettre dans un ordre un peu plus logique que celui dans lequel elles furent présentées.

I. Depuis que l'Eglise d'Angleterre a fait la folie de commencer à se mêler des choses temporelles, à l'instar de sa grande marâtre l'Eglise Romaine,... la foi, l'espérance et la charité se sont enfuies de notre Eglise, dont les a chassées l'orgueil avec sa nombreuse postérité de péchés mortels.

II. Le sacerdoce actuel, qui a son siège à Rome et se réclame de l'autorité des anges, n'est pas le sacerdoce pour lequel Christ a ordonné ses apôtres.

VI. L'union en une même personne du roi et de l'évêque, du prélat et du juge, du pasteur et de l'officier civil, détourne le royaume d'un bon gouvernement.

IV. La fiction du miracle du sacrement du pain conduit, à peu d'exceptions près, tous les hommes à l'idolâtrie. Dieu veuille qu'ils veuillent croire eux-mêmes ce que le *Doctor evangelicus* (Wyclif) a enseigné dans son Trialogus savoir que le pain de l'autel est *habitualiter* (symboliquement) le corps de Christ.

V. Les bénédictions et les exorcismes que l'on fait sur le vin, sur le pain, sur l'huile, le sel et la cire, sur la pierre de l'autel et les murs de l'église, sur les vêtements, la mitre, la croix et le bâton de pèlerin, sont plutôt des pratiques de nécromancie que des œuvres de théologie.

VII. Les prières spéciales pour les âmes des morts constituent une fausse base pour les aumônes.

VIII. Les pèlerinages que l'on fait à d'aveugles croix, à de sourdes images de bois et de pierre, et les prières que l'on répète devant elles ont une étroite parenté avec l'idolâtrie.

IX. La confession auriculaire, que l'on donne comme nécessaire pour le salut, exalte l'orgueil des prêtres et leur fournit l'occasion de conférences secrètes et dangereuses.... Ils disent avoir la clef du ciel et de l'enfer, pouvoir condamner ou bénir, lier ou délier à volonté, et pour douze deniers ils vous vendront la bénédiction du ciel garantie par un document revêtu de leur sceau.

III. La loi de continence, qui fut d'abord imposée aux prêtres au préjudice des femmes, conduit maintenant l'Eglise à la sodomie.

XI. La loi de continence imposée dans l'Eglise à des femmes fragiles et imparfaites de nature est la cause de l'introduction de beaucoup d'horribles péchés.

X. L'homicide par la guerre ou par une prétendue loi de justice pour une cause temporelle, sans une révélation spéciale, est expressément contraire au Nouveau Testament qui est une loi pleine de miséricorde. Jésus ne nous a-t-il pas enseigné à aimer nos ennemis ?

XII. La multitude des arts non nécessaires usités dans un royaume favorise beaucoup de péchés de gaspillage, de luxe et d'étalage extérieur. Il nous semble que des industries comme celles des armuriers, des orfèvres et toutes celles qui ne sont pas nécessaires à l'homme, devraient être abolies suivant la règle apostolique pour favoriser les vertus. » (1)

On le voit, les Lollards abordaient déjà toutes les questions doctrinales, morales, ecclésiastiques, politiques et économiques, dans un esprit quelque peu étroit sans doute, mais bien moral. Ce curieux document nous fournit en outre les germes de bien des ordonnances somptuaires du XVIe siècle.

Le résultat prochain fut nul ; le Parlement ne s'occupa

(1) Lechler, Wicl., II, 22-28. — Lor., 446-448.

pas même de cet appel, et ses auteurs furent réduits à l'afficher contre les murs de la cathédrale de Saint-Paul et de Westminster. Cependant les prélats avaient pris peur. Ils envoyèrent en toute hâte en Irlande, auprès du roi, une députation dont l'archevêque de York, Arundel et R. Braybrooke, évêque de Londres, étaient les chefs. Richard II, lassé d'ailleurs de sa campagne, revint immédiatement à sa capitale. Furieux contre les seigneurs Lollards, il reprit en particulier sir Richard Story dans des termes si énergiques et avec de telles menaces, que celui-ci se vit dès lors forcé de tenir le serment du silence qui lui fut durement imposé (1).

L'archevêque Courtenay mourut l'année suivante, mais les Lollards n'y gagnèrent rien, car son successeur Thomas, de la famille des comtes Arundel, se montra un persécuteur encore plus décidé que lui de tous ceux qui ne se soumettaient pas à l'Eglise. Aussitôt nommé il convoqua un synode de sa province qui condamna de nouveau les doctrines de Wyclif. En même temps il chargea un franciscain instruit, nommé Woodford, de réfuter son fameux Trialogus. Il ne put rien faire de plus jusqu'au moment où Richard II fut renversé du trône et remplacé par Henri de Lancaster, fils de Jean de Gand, ce qui arriva en 1392. Porté au pouvoir grâce à l'appui de l'Eglise, le nouveau roi, qui prit le nom d'Henri IV, lui montra sa reconnaissance en mettant son épée au service des persécuteurs. Les autorités civiles durent dès lors prêter main forte pour l'exécution des jugements prononcés par les évêques. Ce fut alors, en 1401, que parut un édit barbare, *de comburendo hæretico,* donnant cet ordre aux officiers civils lorsque les évêques leur remettaient des hérétiques relâchés ou endurcis : *Personas illas coram populo in eminenti loco comburi faciant, ut hujus modi punitio metum incutiet mentibus aliquorum.* Cet édit ouvrit l'ère des auto-da-fé jusqu'alors inconnus en Angleterre (2).

(1) Trev., 329.
(2) Oman, 171. Trev., 334.

La même année, un prêtre de Londres nommé William Sawtree fut appréhendé, puis jugé et condamné comme relaps et incorrigible, parce que quelques années auparavant il s'était soumis à une sorte de rétractation. Il fut brûlé vif en mars sur le marché de Smithfield qui devait voir tant de scènes semblables. Le traducteur Purvey fut tellement frappé par ce spectacle qu'il se soumit à rétracter ses erreurs. Il resta cependant Lollard, car en 1421 il eut encore à faire comme tel à l'archevêque Chicheley. La nouvelle inquisition déploya son zèle persécuteur dans les comtés les plus infectés à ses yeux par le lollardisme. On alla jusqu'en Ecosse où un homme nommé Rerby monta sur le bûcher en 1407. Un tailleur d'une ville de l'ouest, Evesham, nommé John Badby, fut amené jusqu'à Londres devant l'archevêque Arundel. Comme il persistait à déclarer que le Seigneur Jésus-Christ assis à table n'avait pu donner son corps encore vivant à manger à ses disciples et refusait d'adorer l'hostie, on le condamna au feu. Le prince de Galles, le futur Henri V, passant sur la place au moment de son supplice et l'entendant crier « merci à Dieu », fit éloigner les fagots brûlants qui l'entouraient et lui offrit sa grâce, et même de l'argent, s'il se rétractait. Radby ayant énergiquement refusé, le prince l'abandonna à son sort, et on le rejeta dans les flammes. Henri de Lancaster montrait par là ce qu'il devait toujours être, un prince pieux, bon au fond, mais sincèrement fanatique et systématiquement persécuteur (1).

Le cas peut-être le plus intéressant fut celui de William Thorpe qui, après avoir été un auditeur de Wyclif à Oxford, avait parcouru pendant vingt ans le nord de l'Angleterre comme prédicateur itinérant. Emprisonné, puis relâché en 1397, il fut de nouveau arrêté en 1407. Arundel le fit venir dans son château de Saltbury, dans le Kent, et l'interrogea lui-même longuement et à plusieurs reprises. Comme il pouvait communiquer avec ses amis, Thorpe écrivit le récit

(1) Lechler, Wicl., II, 62-66. Trev., 335. Oman, 222 f.

de ses entrevues avec l'archevêque et le leur fit passer. Ils le gardèrent avec soin et le publièrent plus tard, ce qui nous l'a conservé. Tyndall, Foxe et d'autres réformateurs du XVIe siècle le répandirent abondamment parmi leurs adhérents, dont il devint une des lectures favorites. Lechler dit que la présence d'esprit, le calme, la clarté, la chaleur et la décision avec lesquelles le prisonnier répondait au ton tantôt condescendant, tantôt arrogant du prélat, réjouissent le cœur du lecteur, en lui montrant l'action de l'Esprit de Dieu dans l'âme de ce noble témoin de la vérité. On ignore quel fut le sort de Thorpe. Probablement le fit-on disparaître, soit par les privations qu'il eut à endurer dans sa prison, soit par une exécution secrète (1).

Ces répressions individuelles ne suffisaient cependant pas au zèle persécuteur d'Arundel. Il dit lui-même à Thorpe : « En reprenant la mitre archiépiscopale (à l'avènement d'Henri IV), j'ai été appelé de Dieu à détruire cette fausse secte dont tu fais partie. Aussi suis-je résolu à la poursuivre de façon à n'en pas laisser de trace dans le pays » (2).

L'Université d'Oxford était restée à bien des égards un foyer d'hérésie, malgré la pression qu'avait exercée sur elle l'archevêque Courtenay. Un bon nombre de ses membres étaient encore attachés aux doctrines de Wyclif. Jérôme de Prague et d'autres théologiens de la Bohême vinrent y étudier vers 1396, attirés qu'ils étaient par l'épouse de Richard II, la pieuse reine Anne, qui était leur compatriote. Ils trouvèrent à Oxford de quoi puiser abondamment dans les ouvrages et les souvenirs du réformateur anglais dont ils devinrent les disciples et les continuateurs. En 1406 parut une déclaration faite au nom du chancelier de l'Université d'Oxford et d'un certain nombre de maîtres et de professeurs ; elle justifiait Wyclif des accusations d'hérésie portées contre lui, et rendait en même temps un éclatant témoignage

(1) Lechler, Wicl., II, 66-68.
(2) Lechler, Wicl., II, 78, note.

à sa science, à sa piété et à la sainteté de sa vie. On a, il est vrai, contesté assez vite l'authenticité ou plutôt l'officialité de cette pièce. Toujours est-il qu'elle fut envoyée d'Oxford en Bohême où Jean Huss en fit publiquement la lecture dans son église (1).

Arundel voulut frapper l'hérésie à sa source, c'est-à-dire dans l'école où se formaient ses principaux adhérents. Il déplorait que cette vigne autrefois fertile en bons fruits ne produisît plus que des branches gourmandes, de là l'extension de la nouvelle et stérile doctrine des Lollards. Dans une visite officielle qu'il fit à Oxford, il ordonna la visite périodique des collèges et des séminaires, avec charge aux inspecteurs d'avertir les maîtres, les professeurs, les bacheliers et les étudiants qui seraient entachés d'hérésie, et en cas de persistance de les renvoyer impitoyablement. Toute autorité collégiale qui montrerait peu de zèle dans cette répression devait être changée. Un contrôle sévère devait être exercé sur les livres qui seraient composés à l'Université, et dont le contenu serait exposé dans ses collèges. Ces mesures répressives ne furent que trop fidèlement mises à exécution et eurent un plein succès. L'esprit de l'Université d'Oxford changea bientôt entièrement. Déjà en 1412 elle signala d'elle-même 267 propositions de Wyclif comme hérétiques et dignes de la condamnation du clergé. Mais en même temps disparut son esprit d'indépendance et, avec lui, une grande partie de son influence intellectuelle (2). Un humaniste italien, Pozzio Braccolini, qui visita l'Angleterre en 1420, était stupéfait de l'ignorance, de la grossièreté et des subtilités purement verbales qui régnaient dans les universités anglaises ; il déclarait n'y avoir trouvé que fort peu de vrais savants et d'amis de la science (3).

Ayant ainsi privé les Lollards de leurs défenseurs intellec-

(1) Lechler, Wicl., II, 69-74.
(2) Lechler, Wicl., II, 74-77.
(3) Lechler, Wicl., II, 305.

tuels, Arundel s'attaqua aux rares nobles qui leur accordaient encore le secours de leur fortune et de leur haute position. Il s'en prit surtout au plus important d'entre eux, sir John Oldcastle. Celui-ci avait acquis la pairie et de grands biens par son troisième mariage qu'il avait contracté en 1409 avec Joan, héritière de la noble famille Cobham.

Après avoir eu une jeunesse assez dissipée, cet ami du prince héritier s'était converti sous l'influence de Wyclif et de ses compagnons d'œuvre. Il était devenu à la fois un philanthrope si éclairé que les pauvres l'appelaient le bon lord Cobham, et un homme d'Etat si sage que le roi Henri IV recourait fréquemment à ses conseils. Il possédait aussi une grande instruction, chose rare chez les grands seigneurs de son époque. Lorsqu'en 1410 des messagers furent envoyés de la Bohême pour s'enquérir de la vie et des doctrines de Wyclif, il leur écrivit une lettre d'un excellent style, remarquable par la connaissance dont elle témoignait des questions controversées. A l'appui des doctrines de Wyclif il y citait Isidore, Chrysostome et saint Augustin.

Tant que vécut Henri IV, Oldcastle put ne tenir aucun compte des menaces et des édits de l'archevêque, et continuer à donner asile aux prédicateurs Lollards dont il fréquentait les cultes. Mais le roi mourut au commencement de 1413 et fut remplacé sur le trône par son fils Henri V. Celui-ci, après une jeunesse un peu orageuse, se montra un roi intelligent, consciencieux et pénétré de la grandeur de ses devoirs. Il était pieux, mais malheureusement d'une piété étroite et fanatique, et par conséquent enclin à la persécution. Arundel en profita immédiatement pour l'exciter contre lord Cobham. Henri fit venir à Windsor cet ami de son père ; il fit tout pour l'amener au catholicisme orthodoxe, mais ce fut en vain. Le grand seigneur répondit fermement et hardiment à son souverain. Finalement il partit sans prendre congé de lui pour s'enfermer dans son château de Cowling près de Rochester et de Greenwich. Le roi l'abandonna alors à l'archevêque. Celui-ci ne réussit

cependant à le faire arrêter que sur un ordre royal ; il le fit comparaître à deux reprises devant lui dans la salle du chapitre de Saint-Paul. La première fois Oldcastle présenta un long mémoire où l'archevêque dut reconnaître qu'il y avait beaucoup de bonnes choses conformes à la doctrine catholique. Mais dans son second interrogatoire, qui porta sur la transsubstantiation, sur la confession auriculaire, sur la croix et son usage, ainsi que sur le pouvoir des clefs, il s'exprima avec une telle netteté et une telle vigueur qu'il fut proclamé hérétique endurci, excommunié et livré au bras séculier (1).

On lui donna quarante jours pour se rétracter avant son supplice qui devait avoir lieu le 4 novembre. En attendant il fut enfermé à la Tour de Londres dans une des tours qui porta dès lors son nom. Le 19 octobre il réussit à s'en échapper, grâce à un Lollard, fabricant de parchemin, qui soudoya quelques gardiens subalternes. Il se cacha dans Londres où personne ne le trahit. A ce moment, ses partisans (s'étaient-ils déjà auparavant entendus et armés pour le délivrer ? je ne sais), réunirent des bandes armées dans le dessein de s'emparer, dans la nuit du 7 janvier 1413, du roi qui devait aller passer les fêtes de Noël à Eltham près de Greenwich. Ils voulaient l'enfermer et nommer en son nom lord Cobham gouverneur du royaume. Le roi, averti du complot, se retira la veille à Westminster, fit fermer cette nuit-là toutes les portes de Londres, et fit entourer les unes après les autres les bandes qui venaient se concentrer au champ de Saint-Giles au N.-O. de Londres. On trouva parmi les prisonniers des représentants de presque tous les comtés du centre de l'Angleterre. Trente-neuf d'entre eux furent sommairement jugés et exécutés. Il n'y avait parmi eux qu'un

(1) Sur la question du pouvoir des clefs il déclara que tout l'édifice papal était l'Antechrist, la bête de l'Apocalypse, dont le pape formait la tête, les prélats, les prêtres et les moines des autres ordres étaient le corps, tandis que les moines mendiants en constituaient la queue. — Lechler, Wicl., II, 80-88. — Oman. 233-236. — Trev.. 336, f. — Bud.. 620-622.

chevalier, sir Roger Acton, un prêtre nommé Beverley, et un riche brasseur William Murice. On n'a jamais pu établir si oui ou non Oldcastle avait tramé lui-même le complot, mais cela ne paraît pas probable. En tous cas il n'était pas sur les lieux. On ne l'en tint pas moins pour responsable. Il fut mis hors la loi et sa tête fut mise à prix. Echappant à grand' peine il se réfugia dans son comté natif d'Hereford près du pays de Galles, alors plus ou moins en insurrection, et n'y fut pas poursuivi au moins pour le moment. En 1417 cependant, ses ennemis l'accusèrent de comploter de nouveau contre le roi, et Lord Chelton of Powis assiégea le château qui lui servait de refuge. Oldcastle fit une défense énergique, mais une femme lui ayant brisé la jambe avec une hache, il fut fait prisonnier et emmené à Londres dans une litière. On le présenta au Parlement qui, après l'avoir entendu, le condamna comme traître et comme hérétique à être pendu et brûlé. Le noble chevalier mourut avec courage, en priant Dieu de pardonner à ses persécuteurs (1).

Cette mort de leur principal défenseur fut une catastrophe pour les Lollards. Déjà depuis 1414 on avait édité contre eux des lois plus rigoureuses, malgré la mort d'Arundel leur plus grand ennemi. Son successeur, Chichely, devenu immédiatement l'instrument docile du fanatique Henri V, se livra surtout à la poursuite des écrits de Wyclif et de ceux qui les détenaient. Il fit, par exemple, livrer aux flammes en 1416 un pelletier de Londres nommé John Claydon pour avoir possédé des livres wyclifistes et se les être fait lire, car il était lui-même illettré (2).

L'exécution d'Oldcastle et la persécution qui la suivit mirent fin à toute une période de l'histoire des Lollards. N'oublions pas qu'elle coïncida à peu près avec la condam-

(1) Lechler, Wicl., II, 88-94.
(2) Oman, 236-238, 267. — Bud., 622, f. — Trev., 337, f.

nation et le martyre de Jean Huss (6 juillet 1415) et avec la fin du Concile de Constance (1418) qui condamna formellement les doctrines de Wyclif et ordonna de brûler ses restes.

Dès lors, les Lollards ne constituèrent plus un parti, ni dans l'Université ni dans le Parlement et, on peut presque dire, ni dans l'Eglise. Obligés de se cacher, de renoncer aux grandes prédications publiques, ils durent se contenter de réunions secrètes dans les forêts, dans des ruines, dans des caves, dans des granges écartées, et surtout dans leurs maisons. Leurs prédicateurs itinérants devinrent surtout des directeurs de conventicules, et cela au péril de leur vie ; car il fut toujours plus sévèrement interdit de prêcher sans l'autorisation de l'évêque du diocèse. Cela n'empêcha pas plusieurs prêtres, même parmi ceux qui occupaient des postes importants, de se joindre à eux et de répandre leurs principes. Quelques-uns même allèrent plus loin que Wyclif dans leur opposition aux dogmes et surtout aux pratiques de l'Eglise. William White, auteur de plusieurs écrits populaires, déposa sa charge de chapelain pour motif de conscience, mais continua à prêcher et à édifier les âmes. Par conscience aussi, il proclama que Dieu avait fait du mariage un devoir aussi bien que de la nourriture et de l'instruction. Aussi se maria-t-il avec une nonne pieuse. Il mena une vie si consacrée à Dieu qu'après son martyre une femme pieuse s'écria un jour : « Si vraiment il y avait des saints à adorer, ce serait celui-là que je choisirais ». Un autre prêtre, William Taylor, dans un écrit sur la prière, la réservait à Dieu seul et ne voulait pas qu'on l'adressât même au Fils de Dieu. Plus instruit et plus éloquent que les autres Lollards, Taylor passa un certain temps pour leur chef. L'écrivain Walden lui donne le titre d'archihérésiarque. Après avoir abjuré ses erreurs en 1419, Taylor fut arrêté trois ans plus tard, en février 1422, pour y être retombé. Cette fois il répondit avec netteté et courage à toutes les questions qui lui furent posées. Le 1er mars on

le dégrada de la prêtrise et le lendemain on le livra aux flammes. (1)

Le roi Henri V mourut encore jeune la même année, et, pendant six ans au moins, les préoccupations politiques empêchèrent les gouverneurs de l'enfant royal qui devint Henri VI de beaucoup songer aux hérétiques. Ceux-ci en profitèrent pour pénétrer dans les comtés de l'Est qui leur avaient été jusqu'alors plus ou moins fermés. Dès lors les comtés de Lincoln, de Norfolk, Suffolk et d'Essex furent parmi ceux où l'on compta le plus de Lollards. Aussi, de l'aveu même de leurs adversaires, ne diminuèrent-ils pas sérieusement en nombre dans l'ensemble de l'Angleterre malgré toutes les restrictions. La parole de l'apôtre put leur être toujours plus exactement appliquée : « Il n'y a pas parmi vous beaucoup de philosophes, comme on les appelle, ni beaucoup d'hommes influents ou de haute naissance. » Mais, un bon nombre de prêtres inférieurs, de chapelains, de petits bourgeois et d'ouvriers partageaient leurs convictions (2).

Tandis que le gouvernement occupé ailleurs laissait les Lollards tranquilles, Chichely, lui, ne les oubliait pas et recourait à de nouveaux moyens pour les combattre. Dès 1417, il avait requis les services d'un prêtre éloquent nommé William Lindwood et en avait fait un prédicateur itinérant qui allait partout contrebalançant l'influence de ceux des Lollards. (3) L'archevêque fut bien probablement l'instigateur de la réfutation de leurs doctrines entreprise en ce moment par Thomas Netter, originaire de la ville de Walden, dont il porte souvent le nom. Ce carmélite, né vers 1380, était un homme instruit. Docteur en théologie, il avait pris part comme tel aux conciles de Bâle et de Constance. Confesseur d'Henri V et son secrétaire privé, il partageait toute son aversion pour les Lollards. Dans un traité intitulé :

(1) Lechler, Wicl., II, 311, 316, 322 f. — Trev., 340.
(2) Trev., 341-343.
(3) Lechler, Wicl., II, 306.

Fasciculi Zizaniorum Magistri Johannis Wyclifii, cum Tritico, il ramassa tous les écrits qu'il put trouver sur la vie et la doctrine des Lollards. Il nous fournit ainsi sur eux, sur leurs personnes et sur leurs œuvres beaucoup de détails précieux qui demandent cependant à être contrôlés. Puis entre 1422 et 1428 il écrivit son *Doctrinale antiquitatum fidei ecclesiæ catholicæ,* réfutation scolastique mais assez éloquente des hérésies de Wyclif et de ses disciples. Non sans une certaine ironie, il s'attribue le rôle de David qui s'avance pauvre et nu, mais avec les armes de la foi contre la puissance extérieure et la ruse de Goliath. Après avoir combattu le principe que la Sainte Ecriture est la seule règle de tout débat, principe posé d'après lui par tous les hérétiques, il s'attaque à la théologie proprement dite de Wyclif qu'il accuse de tendre au panthéisme. Il ne trouve rien à reprendre, ou à peu près, à sa christologie. Mais il ne s'en élève que plus fort contre sa théorie de l'Eglise invisible, assemblée de tous les élus, pour affirmer les droits de l'Eglise comme organisme visible bien que divin, et défend toutes les institutions du catholicisme. Puis il fait campagne en faveur de la transsubstantiation et du retranchement de la coupe aux laïques, ceci contre les Wyclifistes de Bohême qu'il connaît. Il accuse Wyclif de séparer ce que Dieu a uni : le sacrement sur la terre et le corps de Christ dans le ciel.

Dialecticien scolastique mais loyal, Thomas de Walden n'a rien compris à l'esprit de ceux qu'il combat. Il n'a jamais songé d'ailleurs à les convaincre, mais uniquement à mettre ses lecteurs en garde contre eux. (1)

En 1428 le pape Martin V voulut mettre sérieusement à exécution les décrets du concile de Constance contre les hérétiques, et spécialement contre les Hussites et les Lollards. Sous son impulsion, l'Angleterre vit se rallumer dans son sein le feu de la persécution à celui qui consuma les restes exhumés de John Wyclif.

(1) Lechler, Wicl., II, 327-347.

L'archevêque Chichely prêcha, dans la convocation de juillet, la croisade pour la destruction des hérétiques dont la multitude l'effrayait. Les principales victimes furent d'abord dès 1428 William White, ce prêtre dont nous avons raconté le mariage, et son épouse. Le mari fut brûlé à Smithfield, et sa femme dut subir une surveillance sévère. En 1430, la fête du couronnement du jeune roi Henri VI vit s'allumer le bûcher d'un marchand de Londres, Richard Hoveden, le carême de 1431 celui du prêtre Thomas Bagley. La même année, Paul Craw, un wyclifite de Bohême, fut arrêté par l'ordre de l'évêque de Saint-André, en Ecosse. Comme il refusa de se rétracter, il fut livré au pouvoir séculier qui le fit périr dans les flammes (1). Enfin un chapelain de Londres, un vieux vétéran de la prédication itinérante, Richard Wiche, eut le même sort dans la Tour de Londres. Il laissa une telle réputation de sainteté que les gens vinrent de loin en pèlerinage à la place où il avait été exécuté, et qu'on parla de guérisons miraculeuses obtenues en ce lieu (2).

La même année les Lollards, exaspérés par ces cruautés et par la vénalité du clergé, firent une dernière tentative d'agir dans le domaine public. Ils répandirent dans les principales villes de l'Est des pamphlets où ils demandèrent la désaffectation des biens de l'Eglise. Ceux-ci devaient servir en partie à soutenir les pauvres, en partie à doter un certain nombre de nobles et de gentilshommes. On ne leur accorda aucune attention, sauf que quelques personnes furent pendues pour avoir répandu leurs brochures (3). Le pays était alors dans un état de souffrance et de crise. Les triomphes en France faisaient place aux défaites, et tout se préparait pour la guerre des Deux Roses qui devait éclater peu d'années plus tard. Chichely lui-même, vieilli (il mourut

(1) Lechler, Wicl., II, 347.
(2) Bud., 623. Lechler, Wicl., II, 350, f.
(3) Trev., 343.

en 1442 à l'âge de 81 ans), ne semblait plus avoir le même zèle persécuteur. Il se contenta, en 1432, de publier quelques écrits contre les Hussites. De leur côté les Lollards se lassèrent d'être traînés devant les tribunaux où le plus grand nombre se rétractait, au moins pour l'apparence, car ils n'étaient pas tous de la race des héros et des martyrs. Ils prirent un plus grand soin de se cacher et de rester entre eux et continuèrent à se réunir en conventicules, à lire et à méditer la Bible et les ouvrages de Wyclif, à s'édifier les uns les autres et à faire secrètement du prosélytisme individuel, mais ils ne se produisirent plus en public. Et cependant la liste déjà longue des martyrs de leur cause ne fut pas encore close et se prolongea jusqu'au XVIe siècle.

Le grand courant religieux qui avait arrosé la vie religieuse de l'Angleterre descendit alors sous terre, mais continua à couler, contrairement à l'opinion de quelques historiens anglicans, Gairdner en particulier. Ceux-ci prétendent qu'il se perdit peu à peu dans les sables et n'eut aucune, ou à peu près aucune influence sur la grande expansion de vie religieuse qui éclata lors de la Réformation. En tout cas, il était encore singulièrement fort au milieu du XVe siècle, puisque en 1449 le vénérable évêque Reginald Pecock crut devoir consacrer un gros volume à réfuter les principes des Lollards et à s'efforcer de les amener à la soumission aux enseignements de l'Eglise. Il avait appris à les connaître pendant ses dix-neuf ans de rectorat de la paroisse de Saint-Michel dans la cité de Londres (1425-1444). Lui-même nous raconte qu'il avait eu de longs et fréquents entretiens avec les plus intelligents et les plus instruits d'entre eux, et qu'il avait gagné leur affection en écoutant avec patience leurs raisons et leurs arguments. Nommé évêque de Saint-Asaph (dans le Pays de Galles), puis de Chichester, il rédigea à loisir une réfutation de leurs principes et de leurs doctrines qu'il fit paraître en 1449 sous ce titre : *The Repressor of over wining (blaming) the clergy... La répression des blâmes exagérés qu'on répand contre le clergé.* Le titre lui-même

montre que Pecock ne partage pas l'hostilité dédaigneuse d'un Woodford ou d'un Warden contre les Lollards. Il écrit non plus en latin, comme ses prédécesseurs, mais en anglais, de manière à être compris par eux. Il s'efforce de les gagner à sa cause, et les traite généralement avec douceur. Il met loyalement au jour les trois grands principes dont ils partent pour établir leurs doctrines :

1. Aucune institution ne doit être reconnue comme loi de Dieu, si elle n'est pas fondée sur la sainte Ecriture.

2. Tout chrétien d'esprit humble, homme ou femme, est capable de trouver le vrai sens des Ecritures, s'il le cherche sérieusement.

3. Lorsqu'il y est arrivé, il ne doit écouter aucun argument puisé à d'autres sources, et cela, même si personne ne l'a instruit que Dieu.

Puis il traite en détail onze points sur lesquels les enseignements des Lollards diffèrent de ceux de l'Eglise.

Pecock s'efforce de réfuter leurs principes beaucoup plus au nom de la raison à laquelle il attribue une grande part dans la formation de nos connaissances qu'au nom de l'autorité des Pères des Conciles, du pape et des évêques. C'est un rationaliste qui n'a pas compris grand'chose au mysticisme de ceux qu'il s'efforce de convaincre, et qui par conséquent n'a pu exercer sur eux presque aucune influence.

Mais l'attitude même qu'il a prise envers eux, ses arguments empruntés à la philosophie, ses concessions à l'égard de certaines erreurs et de certains vices des prêtres lui attirèrent la malveillance du haut clergé, surtout après la disparition de ceux qui avaient été ses protecteurs. Il fut accusé surtout d'avoir rejeté l'autorité des anciens docteurs et de lui substituer celle de la raison. En 1457, Pecock fut soumis à de douloureux interrogatoires, obligé de se rétracter et de livrer ses livres au bourreau qui les brûla. Puis, dépouillé de son épiscopat, il fut enfermé pour la vie dans un couvent où on ne lui laissa que sa Bible, son psautier,

son bréviaire et son livre de messe, sans aucun matériel pour écrire. Lui aussi il fut une victime de l'infaillibilité de l'Eglise qu'il avait voulu défendre (1).

Dans la dernière moitié du xve siècle, et encore dans le premier quart du xvie, on trouve dans les chroniques et dans les actes ecclésiastiques le récit de poursuites engagées contre les hérétiques, volontiers désignés sous le nom de Lollards. En 1466, par exemple, William Barlowe fut brûlé pour avoir méprisé l'hostie et refusé de se confesser. Huit ans plus tard, John Goos subit le même supplice avec un courage qui approchait de la bravade. Il demanda à dîner avant d'aller à l'échafaud et ajouta : « Je désire faire un bon et solide dîner, car je traverserai une forte tempête (sharpe shower) avant de souper » (2).

Le lollardisme pénétra en Ecosse vers la fin du siècle, surtout à Kyle dans le Ayrshire. Le premier archevêque de Glasgow, Blacater, fit arrêter et interroger une trentaine de ses sectateurs vers 1494. Mais leur chef, nommé Adam Reid, lui répondit avec une telle force et un tel humour que le roi Jacques IV, amusé, les libéra tous en les exhortant à la prudence. Knox lui-même, dans son *Histoire de la Réformation en Ecosse*, voit dans ces Lollards de Kyle des précurseurs de la grande œuvre réformatrice à laquelle il a attaché son nom (2).

Je pourrais poursuivre encore cette énumération et la conduire jusqu'à la veille de la Réformation. Mais cela me paraît plus ou moins inutile. Le Principal Lindsay, nous dit en effet dans un article sur les Lollards : « On ne réussit pas à élucider le problème de l'influence des Lollards sur la Réforme en comptant ceux qui furent

(1) Lechler, Wicl., II, 352-416. Oman, 377 f. Trev., 344-346.

(2) Trev., 347.

(3) John Knox, *History of the Reformation of Religion in Scotland*, Book I, § 3.

exécutés jusqu'à la fin du xve siècle, ou en montrant l'indifférence ou l'enthousiasme qu'ils rencontrèrent dans dans la masse de la nation. La Réforme anglaise fut jusqu'au milieu du règne d'Elisabeth beaucoup plus un mouvement politique qu'un mouvement religieux. Le mouvement des Lollards avait beaucoup plus d'analogie avec les réveils religieux du moyen âge qu'avec la piété réformée. La prédication de ses chefs devait ressembler bien plus à celle d'Ockam et de ses Franciscains qu'à celle de Luther, de Calvin ou de Pierre Martyr (1). »

Malgré tout le respect et l'admiration que j'ai pour la science et le sens historique du regretté Principal Lindsay, je ne puis souscrire sans réserve à ce jugement (2). Il y a eu, dès l'origine au xvie siècle, en Angleterre comme en Ecosse, un parti nombreux de réformateurs et de réformés qui étaient mus uniquement par des mobiles religieux. Pour eux l'action politique n'était qu'un moyen auquel beaucoup ne recouraient qu'avec répugnance. Or, tous ces hommes professaient des principes dont nous trouvons l'origine aussi bien chez Wyclif et chez les Lollards que dans les écrits de Luther et dans les enseignements que Bucer et Pierre Martyr leur apportèrent de Zurich et de Genève. H.-A.-L. Fisher nous montre dans son *Histoire du règne de Henry VII*, le levain du lollardisme comme encore très vivace en Angleterre dans les premiers jours du xvie siècle. Il prouve aussi par des faits qu'au commencement de la réforme anglaise, sous Henri VIII, les gens du peuple et les prédicateurs populaires qui sortaient de ses rangs étaient plus pénétrés de l'esprit des Lollards que de celui du grand réformateur allemand (3).

(1) Lindsay, 812.

(2) Il est juste d'ajouter que Lindsay ne tint pas toujours exactement ce langage. Dans son *Histoire de la Réformation* il attribue au levain non encore affadi du lollardisme une partie du succès que la Réforme obtint dans le peuple, en Ecosse et en Angleterre. Th. Lindsay, *A History of the Reformation*, 1908, II, 277, 316-319.

(3) Fisher, 137-139 et 389.

Ne serait-ce pas à cette source indigène qu'il faudrait faire remonter certains traits caractéristiques des puritains et de beaucoup de sectes anglaises, comme leur biblicisme intransigeant et leur opposition à tout rituel et à toute ornementation du culte et des églises ? Le pacifisme absolu et l'horreur de la peine de mort professés par plusieurs d'entre elles dans les siècles qui ont précédé le nôtre n'auraient-ils pas la même origine ? N'oublions pas non plus que leur vénérable adversaire du milieu du xve siècle, l'évêque Reginald Pecock appelait volontiers les Lollards *the Laymen* (les laïques) parce que, persécutés par le clergé, beaucoup d'entre eux avaient rompu avec lui et n'en voulaient plus rien savoir. Or, c'est là un exemple qui fut suivi en Angleterre par plusieurs sectes. A mon sens la grande masse des protestants anglais a bien des raisons de vénérer la mémoire de Wyclif auquel on rend de nos jours dans son pays un trop tardif hommage. Les dissidents en particulier peuvent et doivent regarder les Lollards comme leurs ancêtres légitimes.

En tous cas, il est un fait mis en relief par Lindsay que tous ceux qui connaissent un peu le protestantisme de la Grande-Bretagne seront d'accord à reconnaître : « Les Lollards, dit-il, ont fait pour l'Angleterre une chose que n'avaient pas faite d'autres réveils du moyen âge. Ils ont rendu la Bible en sa propre langue familière au peuple anglais, et cela a dû être une préparation positive singulièrement puissante pour la Réforme de la religion. Cette particularité, la plus saillante de la réformation anglaise au point de vue religieux, est la tentative constamment répétée de Tyndale, de Coverdale, de Taverner, de Cramner, des réfugiés à Genève et de Parker de donner à leur peuple une bonne version anglaise tirée des textes originaux. » (1)

CHARLES MARTIN.

(1) Lindsay, 813.